

Sol Aparicio

Narcissisme et personnalité *

Quelques mots d'introduction.

Interroger l'actualité de la névrose suppose d'interroger son rapport au discours, étant entendu que la névrose en fait partie, qu'elle est, sinon un produit du discours, en tout cas intimement liée à lui.

Freud l'entendait ainsi lorsqu'il observait, dès 1910, une multiplication des névroses depuis le déclin de la religion. Ce que Lacan confirmait en parlant de la grande névrose contemporaine... C'était en 1938 ¹. L'aurait-il dit plus tard, alors qu'il voyait que l'Œdipe, dont Freud avait fait le complexe nucléaire de la névrose, ne tiendrait plus l'affiche ? Le fait est que si l'Œdipe finit par être réduit, dans son enseignement, au statut de mythe dû à l'hystérique, puis de symptôme, Lacan n'a jamais mis en cause l'existence de la névrose. Il l'a re-pensée, sans l'Œdipe. Il l'a aussi progressivement simplifiée. C'est ainsi qu'il parvient à évoquer la figure du sujet névrosé, hystérique ou obsessionnel, à la télévision avec pas plus qu'un bout de phrase, « un qui souffre de son corps ou de sa pensée... »

La référence à la névrose reste présente jusqu'à la fin de son enseignement – jusqu'à cette question frappante : la névrose est-elle naturelle ² ? (Qu'est-ce à dire ? Tous névrosés, alors ? Serait-ce une condition du parlêtre ?)

La névrose, au singulier, nous sert à désigner couramment les névroses dites de transfert. Pour aller vite, je dirai que les névroses de transfert sont les névroses tout court, ce sont celles auxquelles nous avons affaire, les « névroses analysables » – expression de Lacan ³. Il le rappelle en 1969 en affirmant que le névrosé est naturellement psychanalysant ⁴, puisque sujet au transfert.

(Malgré l'intérêt de la question, je laisse ici de côté la névrose de transfert entendue comme reproduction de la névrose dans le lien à l'analyste. En faisant la critique du contre-transfert, Lacan a montré que c'est

une névrose de l'analyste qui « s'évade dans le transfert dans la mesure stricte où il n'est pas au point quant au désir de l'analyste ⁵. » Dès lors que Lacan isole le désir de l'analyste, qu'il relève qu'il n'y a dans l'analyse qu'un sujet et que l'analyste y opère en tant que semblant d'objet, à la place de cette notion on trouve la structure du fantasme.

Freud d'ailleurs ne s'en sert qu'une fois, de façon nuancée, lorsqu'en 1914 il parle du maniement du transfert comme moyen pour « enrayer la compulsion de répétition ». La névrose ordinaire du sujet se trouve remplacée par une névrose de transfert, dit-il, en expliquant que le transfert crée « un domaine intermédiaire entre la maladie et la vie réelle » qui prend « les aspects d'une maladie artificielle [...], il est une tranche de vie *réelle* que des conditions particulièrement favorables rendent possible et qui a un caractère provisoire ⁶. »)

Que sont-elles donc devenues, les névroses de transfert ? Cette question interpelle l'expérience de chacun. Difficile de généraliser ! Comptons sur la discussion qui peut suivre.

Je dirais qu'elles se sont apparemment raréfiées. Apparemment, car il se peut que, répondant au goût de l'époque, elles se soient, par exemple, désinhibées. À la société du spectacle que Guy Debord épinglait en 1968 a succédé une société de la surveillance qui tend à effacer la frontière entre le public et le privé, effacement également manifeste dans le registre du sexuel. Se peut-il alors que les sujets névrosés se soient donc désinhibés, sans que la structure de la névrose ⁷, c'est-à-dire ce qui la définit comme telle, se trouve pour autant modifiée ?

Remarquons que, tout en prenant en considération l'effet de « la morale sexuelle civilisée » de son temps, Freud avait pris soin de souligner que cela ne répondait pas à la question portant sur l'étiologie de la névrose. Lacan abonde dans ce sens lorsqu'il suggère que c'est le refoulement qui produit la répression, et non pas l'inverse ⁸. Ce n'est pas parce que la société réprime – ni parce qu'elle ne réprime pas – que le refoulement se produit ⁹. Pour ce qui est de la névrose, la cause sexuelle l'emporte sur la cause sociale.

Or, si l'on peut se demander ce que l'expression « morale sexuelle civilisée » peut bien recouvrir aujourd'hui – « autres temps, autres mœurs », et les toutes récentes affaires, Matzneff ou Preynat, montrent qu'on le vérifie en moins de trente ans –, la doctrine analytique concernant la cause de la névrose n'a pour autant pas varié.

N'est-ce pas ce que nous dit Lacan en faisant valoir que, « à dire crûment la vérité qui s'inscrit des énoncés de Freud sur la sexualité, il n'y a pas de rapport sexuel ¹⁰ » ? La cause reste sexuelle, et freudienne, mais à la

place du complexe nucléaire de la névrose, vient le nœud du non-rapport sexuel ¹¹. Les sexes sont deux, il y a de l'Un sans l'Autre. Et si l'actuelle multiplication des genres doit y changer quelque chose, pour l'heure notre expérience clinique ne l'a pas encore attesté.

Parmi ceux qui viennent frapper à la porte d'un analyste, nombreux sont ceux dont la névrose ne paraît pas évidente. D'où l'idée que les névroses de transfert se raréfient. Elles deviennent un peu rares. Cela peut faire entendre qu'elles sont soit moins fréquentes, soit un peu étranges, énigmatiques – car non conformes à ce que nous savons de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle ¹².

Si la névrose ne nous paraît pas évidente en écoutant le sujet qui commence à formuler sa demande, l'on peut bien sûr être amenés à penser à une pré-psychose ¹³. Mais cela peut aussi simplement vouloir dire que la névrose se présente autrement. J'ai dit : apparemment désinhibée. J'ajouterai maintenant : fragilisée, « narcissisée ».

C'est pourquoi on pourrait être tentés de reprendre la notion freudienne de névrose narcissique – sans pour autant trop vite en faire un synonyme de psychose. Freud avait bien affiné sa pensée à ce propos au fil du temps jusqu'à préciser que c'est à la mélancolie que cette dénomination convenait ¹⁴, mélancolie dont on sait combien le rapport à l'idéal peut, au niveau du phénomène, la rapprocher de la névrose obsessionnelle, même si nous considérons qu'au niveau de la structure il s'agit de paranoïa.

Plutôt que de revenir à la notion de névrose narcissique, je ferai donc un saut en avant pour prendre en compte les remarques plus tardives de Lacan concernant la personnalité. Ce n'est plus le discours qui l'occupe alors, mais la chaîne borroméenne, dont il fait une « tresse subjective » – ce qui peut être une autre façon de désigner le lien social. Il s'agit des remarques concernant l'équivalence que Lacan établit alors entre la psychose paranoïaque et la personnalité. C'est la même chose, nous dit-il, en corrigeant ce que laissait entendre le titre de sa thèse – dont il précise qu'elle datait d'un temps d'« avant qu'[il] ne soi[t] sur la voie de l'analyse ¹⁵ ».

Dans les deux cas, la psychose paranoïaque et la personnalité, le sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, et n'est donc supporté *que* de leur continuité ; il est supporté par un nœud à trois, le nœud de trèfle. Lacan précise que les trois registres sont alors une seule et même consistance et il affirme : « C'est en cela que consiste la psychose paranoïaque. » D'où l'intérêt de la question portant sur la nécessité d'un quart élément. Lacan se demande s'il suffit que le nœud à trois se noue

borroméennement à trois autres pour que quelque chose de l'ordre du sujet se trouve supporté.

C'est une question qu'il développe alors de façon, il faut bien dire, surprenante, inédite, en faisant apparaître sur la scène trois paranoïaques. Il suggère la possibilité qu'à trois paranoïaques vienne se nouer un quatrième, au titre de « personnalité » faisant pour eux fonction de *sinthome*. Il a bien dit que la psychose paranoïaque et la personnalité, « c'est la même chose ». Mais cela ne l'empêche pas d'avancer que cette quatrième personnalité *peut* ne pas être paranoïaque mais névrotique.

C'est là que cela devient vraiment intéressant. Car Lacan va montrer que grâce au *sinthome*, il n'y a pas de « tous paranoïaques » – ce qui pourrait être le cas en son absence. Cela dit, cette idée d'un possible « tous paranoïaques » n'est pas tout à fait nouvelle. Souvenons-nous de ses premiers écrits. Lacan affirmait que la structure du moi est paranoïaque. N'est-ce pas ça, justement, la personnalité ? En tant que telle, elle n'est pas plus névrotique que psychotique. On pourrait dire qu'elle est simplement « moïque » – ou narcissique. Pour qu'elle devienne névrotique, il faut la présence de l'inconscient. Cela nécessite l'introduction du sujet – qui n'est pas le moi.

Lacan se demande donc si le quart terme, comme les trois autres, est une personnalité paranoïaque. Voici sa réponse : « Rien ne l'indique dans le cas [...] *qui est plus que probable, qui est certain* où c'est d'un nombre indéfini de *nœuds à trois* qu'une chaîne borroméenne peut être constituée. Ce qui n'empêche pas que, au regard de cette chaîne – qui dès lors ne constitue plus une *paranoïa*, si ce n'est qu'elle est *commune* – au regard de cette chaîne, *la flocculation possible de quarts termes*, dans cette tresse qui est la tresse subjective, [...] nous laisse la possibilité de supposer que sur la totalité de la texture, il y a certains points élus qui de ce nœud à quatre se trouvent le terme. »

La chaîne borroméenne constitue donc une tresse subjective et cette tresse subjective, Lacan la considère bien comme une paranoïa, non pas singulière mais « commune » – notion qui de nos jours, dans une société sujette non seulement à la surveillance déjà évoquée mais à la transparence, à la reconnaissance faciale, à l'espionnage informatique et aux théories du complot, n'étonnera personne.

Or Lacan poursuit. Il a dit qu'il y a des points élus dans la tresse subjective, des quarts termes qui sont des personnalités, des *sinthomes* non pas paranoïaques mais névrotiques. Il ajoute ensuite que cela nous donne « un aperçu sur ce qu'il en est de l'inconscient. » Puis, il éclaire cette affirmation

en indiquant qu'il y a « un lien du sinthome à quelque chose de particulier dans cet ensemble à quatre ». Il dessine alors un nœud où l'on distingue deux couples : celui où « le sinthome se relie à l'inconscient » et un autre où « l'imaginaire se lie au réel ». Nous avons ainsi non pas un nouage des trois registres I, S et R, mais un nouage particulier de ces quatre : le sinthome et l'Is, l'I et le R.

L'idée que je retiens, c'est que là où il y a un nœud avec les trois registres confondus, l'inconscient n'est pas. Et que c'est la présence d'un *sinthome* qui le fait apparaître, l'inconscient, qui le fait ex-sister à la place du symbolique.

Je termine.

Interroger l'actualité de la névrose nous amène à interroger la pratique, en particulier s'agissant du devenir des névroses de transfert, dont on peut dire que, à proprement parler, elles n'existent pas en dehors du cabinet de l'analyste.

Si la névrose de celui qui vient nous consulter n'est pas évidente, c'est qu'il nous arrive parfois de recevoir des personnalités. C'est l'analyste qui peut alors venir occuper la place de sinthome, ayant, si je puis dire, à sa charge de faire ex-sister l'inconscient. Ce qui est, de toutes façons, ce pour quoi il est là. Il pourra alors constater l'apparition d'une névrose de transfert qu'il n'avait pas perçue au départ !

* ↑ Intervention faite au séminaire EPFCL « Actualité de la névrose », à Paris, le 16 janvier 2020.

1. ↑ J. Lacan, « Les complexes familiaux », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 61. On peut considérer qu'en disant « la grande névrose contemporaine », Lacan nomme le « malaise dans la civilisation » freudien.
2. ↑ J. Lacan, *Séminaire, Le Moment de conclure*, inédit.
3. ↑ J. Lacan, *Séminaire, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 3 février 1965.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006.

5. ↑ J. Lacan, *Séminaire, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, op. cit.*, leçon du 3 février 1965 : « Là est la véritable question et là se pointe ce qu'on appelle plus ou moins légitimement "contre-transfert" et qui est comme il en est toujours dans la névrose de transfert : névrose de transfert dont on dit qu'elle est au ressort des analyses interminables. C'est vrai, et ce mot, ce n'est point en vain qu'il est homonyme et homologue du terme *névrose de transfert* pour désigner les névroses analysables. Et la névrose de transfert est une névrose de l'analyste : l'analyste s'évade dans le transfert dans la mesure stricte où il n'est pas au point quant au désir de l'analyste. »
6. ↑ S. Freud, « Remémoration, répétition, perlaboration », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977, p. 113-114.
7. ↑ Structure déterminée par le refoulement, qui fait exister l'inconscient, et le retour du refoulé qui l'atteste dans les formations de l'inconscient.
8. ↑ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974.
9. ↑ Freud le remarquait déjà en 1912 à propos du « ravalement de la vie amoureuse », quelque chose dans la nature même de la pulsion semble empêcher sa pleine satisfaction. Point de vue qu'il reprendra en 1929 dans *Malaise dans la civilisation*.
10. ↑ J. Lacan, « Compte rendu du Séminaire XIX », dans *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 240.
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, leçon du 20 janvier 1976.
12. ↑ Mais Freud qualifie à l'occasion l'inconscient d'énigmatique – voir l'article « L'inconscient » dans la *Métapsychologie* –, ce qui s'accorde avec la définition de l'énigme que propose Lacan, c'est l'énonciation.
13. ↑ Je garde toujours en tête la remarque du séminaire *Les Psychoses*, « rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie prépsychotique. » Cf. *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 216.
14. ↑ S. Freud, « Névrose et psychose » (1924), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Seuil, 1999, p. 283-286.
15. ↑ Cette remarque, dans la troisième leçon du séminaire *Le Sinthome*, est précédée de ceci : « C'est toujours de trois supports que nous appellerons en l'occasion *subjectifs*, c'est-à-dire *personnels*, qu'un quatrième prendra appui [...], au regard de ces trois éléments, le *quart* sera ce que j'énonce cette année comme le *sinthome*. » La question implicite dans ce bref paragraphe est la suivante : suffit-il que ce nœud de trèfle – où le R, le S et l'I sont « en continuité » – se noue borroméennement à trois autres pour que quelque chose de l'ordre du sujet se trouve supporté ? (Lacan rappelle que « le sujet n'est jamais que supposé », et il semble faire équivaloir « supposé » et « supporté ». Disons qu'il faut à la supposition un support.) Il reprend la question plus loin : « Si le *nœud à trois* est bien le support de toute espèce de *sujet*, comment l'interroger [...] de telle sorte que ce soit bien d'un *sujet* qu'il s'agisse ? »